

ANNEXE AU CATALOGUE
DE LA
COLLECTION DE TANUM-BROU
FORMÉE PAR LES SOINS
DE LOUIS BOZONNET (O. ✱)
Artiste Céramiste



PRÉSENTATION
DE
SIX TYPES NOUVEAUX

COMPRENANT :

DEUX AMPHORES DE GALBE GREC ; DEUX VASES DE
CHUISI ; LE VASE SYMPUVIUM ; DEUX VASES INSPIRÉS
DE L'ÉGYPTE ; UNE COUPE DU MÊME STYLE ET UN
VASE CHALDÉEN.

1863-1888

*Ce tableau est précédé d'une lettre dans laquelle l'auteur
de la Collection de Tanum-Brou
exprime ses opinions sur l'art céramique.*

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE P.-M. PERRELLON

Grande rue de la Guillotière, 28

LYON

LETTRE

AUX AMATEURS QUI ONT BIEN VOULU M'ENCOURAGER
ET ME SUIVRE DANS MES ESSAIS DE LA RÉNOVATION
DE L'ART CÉRAMIQUE PUR.

« Le sentiment du beau c'est l'horreur du joli. »

SOULARY.

MESSIEURS,

Hier, à l'instant où je venais d'extraire de mon four dans leur virginale beauté, six reconstitutions nouvelles, ce qui porte mon œuvre de rénovation de l'art céramique pur à quarante-cinq types, j'ai eu la pensée de célébrer mes noces d'argent, car il y a juste vingt-cinq ans que j'ai soumis à votre jugement le vase sabin, ma première reconstitution (1); l'idée m'est venue, dis-je, de réunir en quelques pages les observations théoriques et surtout pratiques que j'ai pu faire pendant ce quart de siècle. Plusieurs de

(1) Mon temps de service dans l'art, si je puis m'exprimer ainsi, est de quelques années antérieur, il se reporte à 1857 où je débutai en aidant mon père comme apprenti, alors qu'il créait en maître ses belles terres cuites en argile de Meillonas; cinq années plus tard, à mon retour de Paris, je fis aussi plusieurs copies d'après le Louvre, mais ce ne fut qu'en 1863 que ma vocation se dessina et que je sortis du four une œuvre personnelle.

ces appréciations vous sont déjà familières, par nos causeries dans mon atelier, d'autres aperçus vous apparaîtront neufs ; en résumé ce credo de l'art céramique (le moins connu de tous les arts), ne sera peut-être pas inutile à ce public d'élite qui s'occupe de l'esthétique du beau.

Mais avant de commencer je dois réclamer toute votre indulgence, je ne suis pas un écrivain. Lors de mes voyages sur la Méditerranée je remarquai combien les oiseaux de mer étaient légers et gracieux aux sommets des vagues et combien aussi ils se montraient lourds en marchant sur le rivage. Je suis pareil à ces mouettes, l'argile entre les mains je me sens dans mon élément, tandis que je perds mes avantages en prenant une plume.

La première erreur que je veux rétorquer, parce qu'elle a été la plus sensible à mon cœur, est celle qui a fait croire à certaines personnes (assez peu nombreuses il est vrai), que je faisais des faux antiques pour tromper les amateurs novices.

Moi! un vulgaire *truqueur*... je n'ai à cette allégation qu'une phrase à répondre mais elle sera concluante ce me semble : *Je n'ai jamais créé un vase sans le signer à la pointe et cela assez profondément pour que la griffe ne puisse s'effacer.* Non, messieurs, je n'appartiens pas, selon l'expression des auteurs latins, à ce servile troupeau des imitateurs, gens dont le talent sans âme réside dans une sorte d'adresse patiente, à la chinoise. Si j'ai choisi pour mes œuvres céramiques les divers styles employés chez les différents peuples de l'antiquité, c'est que là seulement j'ai trouvé l'art de l'argile dans sa floraison la plus

sublime et en agissant ainsi je n'ai point excédé mon droit, ayant fait simplement ce qu'accomplissent tous les jours les architectes, les peintres et les sculpteurs. Or, accusera-t-on l'architecte d'être un *truqueur* parce qu'il ornera son temple, son théâtre son palais avec des colonnes grecques ? nommera-t-on *truqueurs* les sculpteurs et les peintres refaisant des Dianes, des Vénus, des Jupiters ; non pas, certes ! car ces artistes ont été conduit à reprendre leur bien, LE BEAU, où il était, en s'inspirant de la Grèce et de Rome. Avec le système contraire tout sujet relevant de l'antique devrait être interdit sous le prétexte de *truquage*. Alors le XVI^me siècle eut passé sans voir la renaissance des arts et Michel-Ange aurait taillé à Florence des gargouilles de cathédrales. Chacun comprend facilement l'absurdité où nous conduirait cette intolérance ; il n'y a ici du reste qu'une question de bonne foi pour l'amateur lequel doit juger si l'homme qui lui présente une œuvre est un inspiré de l'antique, ou s'il n'est que le reflet trompeur de cette antiquité.

Malheureusement, de tous les arts celui de la céramique est le moins connu, il est, si je puis m'exprimer ainsi, comme l'X algébrique un problème pour le plus grand nombre. Qui dit un peintre ou un sculpteur sait parfaitement qu'il ne désigne pas un peintre en décors ou un tailleur de pierre ; nul ne confondra du papier peint avec un tableau ; seul l'artiste céramiste est resté dans une situation indécise. Combien et je parle ici des personnes les plus instruites les mieux en vue par leur naissance ou par leur rang, m'ont dit : « Pourrait-on visiter votre

fabrique, voir vos ouvriers ? — Mais je ne possède ni fabrique ni ouvriers, car si j'avais cela je serais un industriel. — Avez-vous pris un brevet pour vos procédés ? — Je ne suis pas ingénieur. — Vos ateliers doivent être très curieux à visiter ? — Je n'ai que le mien et il est petit et nu comme la cellule d'un bénédictin. »

Plusieurs causes ont produit et ont maintenu cette confusion de l'*art céramique* avec l'*industrie de la céramique*, je vais en citer quelques-unes : La plus grave provient de ce qu'il n'y a pas eu au siècle de Léon X de Renaissance pour ce bel art de l'argile, comme cela arriva à l'égard des autres arts. L'émail venait d'être mis en lumière et perfectionné ; il était à la mode ; et l'émail demande pour s'étaler des surfaces planes ou largement ventrues, que ne pouvaient lui fournir les lignes sveltes des maîtres corinthiens ; seuls les ciseleurs, et surtout Benvenuto Cellini, s'inspirèrent des galbes anciens pour créer certaines aiguières d'or et d'argent. Ce fut un grand malheur pour l'art céramique de n'avoir pu ressusciter alors en même temps que ses frères en beauté. La seconde cause, celle-ci moderne, se produisit lorsque ce qu'on appela *les poteries artistiques* commencèrent à intéresser. Chacun en désira, et faute de trouver des artistes céramistes capables de satisfaire noblement son nouveau goût, le public s'adressa à des manufacturiers ; ceux-ci choisirent leurs ouvriers les plus adroits et l'on se mit à fabriquer de l'*art industriel*, ce simili diamant, la plaie de tous les arts et qui n'est pas plus du reste de l'art que le stras n'est du diamant. Car véritablement il n'existe pas davantage d'art

industriel que d'amour commercial, il n'y a que l'art sans adjectif (1).

On fit donc de la céramique en art industriel, c'est-à-dire de l'industrie prétentieuse ; la pauvreté et la déviation de la forme furent cachées sous la surcharge de l'ornementation ; on se mit à rechercher l'effet, le clinquant, le joli ; enfin, comme il est de l'essence de l'industrie de produire beaucoup, pour vendre le meilleur marché possible, elle fit pour la céramique ce qu'elle avait déjà établi à l'égard de la statuaire d'églises : les procédés expéditifs remplacèrent, je ne dirai pas l'artiste qui n'exista que bien rarement, mais la main même de l'ouvrier ; on lui substitua le moulage, le coulage, etc. Enfin, sous le nom de poteries artistiques, les fabricants en sont arrivés à inonder le monde des produits omnibus de leurs manufactures et à rendre si communs leurs prétendus objets d'art, que le public, qui en fut d'abord friand, s'en montre rassasié et que cela lui rappelle ces petits italiens promenant sur leur tête des statuette en plâtre.

Et pourtant rien n'existe d'aussi rare qu'un vase d'argile, selon l'esthétique de l'art céramique. Je vous l'ai dit souvent, messieurs, et je vais étonner en le

(1) Un objet industriel a pour attributs l'utilité, la commodité, la solidité, l'élégance en tant qu'elle ne nuit pas au service qu'on attend de lui. Il doit être produit facilement et à un prix abordable, par des équipes d'ouvriers renouvelables afin que le fabricant puisse suffire aux demandes de la consommation nationale et même de l'exportation. Le rôle de l'objet industriel se rapporte donc au confortable de la vie ; tandis que l'œuvre d'art, gestation uniflore sans utilité pratique, vise à l'idéal. L'art et l'industrie ont leurs places distinctes et ils ne peuvent que perdre en voulant se confondre.

répétant, des personnes très instruites des choses artistiques : A Paris, la ville où se trouvent réunies tant d'œuvres d'inestimables prix, on ne grouperait point, en dehors des musées, deux cents vases de race pure. Mais pour ne pas paraître me complaire dans une opinion paradoxale, je crois que je ferai bien de formuler, dès à présent et en termes précis, ce que j'entends dire.

L'art du céramiste a pour objectif la création du vase, comme l'art du statuaire est de créer la statue, l'art du peintre de créer le tableau, l'art de l'architecte de créer l'édifice.

Cette définition une fois établie, la question se pose naturellement :

QU'EST-CE QU'UN VASE ? (1).

Pour le gros public, et même pour un assez grand nombre d'amateurs, le substantif *vase* est le synonyme de bouquetier, de jardinière, de corbeille même ; c'est un récipient gracieux où l'on met des fleurs ou bien des fruits ; une sorte de pot de jardin perfectionné et enjolivé, afin qu'il puisse entrer dans un salon sans le déparer. Non, répondra l'artiste céramiste, le vase ce n'est pas cela : ainsi que son frère et sa sœur en beauté, le tableau et la statue, il n'a aucune utilité servile. Le vase d'art, tout idéal, n'est fait que pour montrer des lignes harmonieuses ; son flanc effilé, son col trop mince recevraient au plus quelques

(1) Ici le mot *vase* est généralisé et il renferme toutes les autres dénominations céramiques particulières, telles que coupe, urne, amphore, etc., etc.

gouttes d'huile sainte, un parfum ou des larmes, comme l'humaine beauté ne contient qu'un peu du souffle de son créateur : une âme. Un autre préjugé ayant le cours de la monnaie rend le vase précieux au public *surtout par ses peintures* (1). C'est là encore une grosse hérésie, elle est aussi injuste à l'égard du céramiste qui crée le vase, que le serait, en architecture, le jugement d'un critique, lequel ne verrait d'un temple que ses ornements et qui négligerait d'en apprécier les lignes, la perspective et les proportions, c'est-à-dire tout l'art de l'architecte.

Les antiques ne commirent pas cette erreur : comprenant avec leur sens exquis que la peinture d'un vase n'en était que le complément, ils jugèrent que le principal se trouvait dans son galbe et ils placèrent au même rang le céramiste auprès de l'architecte et du sculpteur, mais non pas avec le peintre, car, je le répète, en céramique la peinture ne devrait jamais primer la forme, elle peut même ne pas exister : rien de plus magistralement beau qu'un vase noir étrusque ou rouge sicilien si un Marcianus l'a créé. Bientôt j'aurai l'occasion de compléter ma pensée, ici je reviens, comme je l'ai promis à la définition du vase :

Un vase ? hé ! mon Dieu, c'est la ligne serpentine qu'Hogarth appelait la ligne de beauté. C'est aussi la pure silhouette dans laquelle tout l'art réside d'après

(1) Je suis un admirateur trop enthousiaste de la peinture pour chercher à amoindrir, fusse d'un iota, l'art de la fresque et du tableau. La peinture est d'ailleurs assez riche de ses gloires présentes et passées ; elle trône au premier rang dans mille palais ; elle peut donc accepter pour une fois, sans déchoir, le second rang.

Flaxman C'est encore, si j'ose ici donner mon opinion, l'alliance des contours les plus suaves qui se peuvent rencontrer en admirant une fleur, un feuillage, une jeune fille.

Un vase est donc un accord de lignes réputées belles et pures, dont l'ensemble idéal, en réalisant la conception rêvée par l'artiste, charmera l'amateur. — C'est tout.

Je passe maintenant à la partie technique :

Pour créer un vase il faut d'abord le talent ; je ne dirai rien de ce don, l'inspiration venant des dieux.

Il faut ensuite à l'artiste céramiste la science des lignes, dans leurs rapports harmoniques (j'emprunte ce mot à l'art de la composition musicale parce qu'il rend bien ma pensée) ; il l'acquerra en étudiant dans les musées les spécimens de la céramique grecque et étrusque. Le céramiste trouvera là et non ailleurs, avec une exécution de maître, la soumission aux lois des proportions ; ce qui le convaincra bientôt que la seule méthode pour obtenir tout ce qu'un art peut produire consiste à se ployer aux règles. Tel celui qui veut pratiquer l'escrime devra dès les premières leçons apprendre à se tenir correctement sous les armes ; cela le fatiguera d'abord, mais quel avantage il obtiendra ensuite de cette contrainte utile.

La seconde étude préparatoire de l'élève céramiste sera d'apprendre à connaître, *dans leur tempérament* les différentes argiles : il en existe de fort paresseuses à l'ébauche ; il y en a d'autres qui se rétrécissent beaucoup, qui se tordent ou qui se fendillent en séchant ; on en trouve que le refroidissement au four fait féler. A un autre point il lui faudra savoir au

juste à quel degré de feu une argile donne sa plus belle couleur, son lustre sans faux reflets. Cela forme un vade - mecum à acquérir par la pratique. Les argiles doivent être fines pour obtenir d'elles la pureté des contours du vase ; elles doivent aussi être compactes relativement à la solidité. L'Italie renferme des gisements très - remarquables et déjà connus et appréciés par les antiques céramistes.

J'arrive à l'exécution matérielle du vase : un vase céramique d'art pur ne doit être créé que sur le tour, ou plutôt, le mot tour étant assez impropre, je dirai que le vase ne sera fait que sur *la girelle*, petite planche ronde sur laquelle le céramiste pose son bloc d'argile pour le développer, le creuser, le grandir, l'amincir, lui donner le galbe voulu et cela par son doigté seul et *sans autres moyens*. Les instruments employés par les artistes ne sont pas choses indifférentes, car il y existe, si je l'ose dire, des serviteurs indépendants et des serviteurs omnibus : ainsi le crayon, le ciseau, la girelle, le violon n'obéissent qu'aux initiés et ils cessent de produire s'ils sont touchés par un profane, tandis que l'orgue de Barbarie, le timbre et le moule polluent avec le premier venu. Le violon, par exemple, veut un musicien ; certes, il se trouve bien des degrés entre un Paganini et le pauvre aveugle du pont, mais tous les deux savent promener l'archet sur les cordes ; il en est de même pour l'emploi du tour : entre un artiste céramiste créant une amphore de style Cœri et un potier de campagne qui fait tant bien que mal un cruchon où l'on mettra le lait, la distance est longue ; cependant l'artisan aussi bien que l'artiste a mis cinq années à vaincre l'inertie de la matière sur la girelle,

tandis que le manœuvre qui passe vous fera à la centaine le même vase, dans le même moule, comme votre cuisinière fabrique des gaufres en mettant de la pâte entre deux fers. Sur ce point le pauvre potier est supérieur au mouleur.

Donc l'élève céramiste devra exécuter son vase sur la girelle sans se décourager des insuccès qui se produiront. Si sa main est légère, si son regard est juste, s'il voit en lui ce qu'il va créer il pourra, après cinq années, commencer à commander à l'argile. Il reconnaîtra son jour de victoire sur elle lorsque le vase qu'il viendra de faire sera parfaitement d'aplomb, d'épaisseur égale et qu'il représentera la solidification de l'ombre inspiratrice.

Le vase ainsi mis au monde sera à demi séché dans une cave. Alors le céramiste lui sculptera ses anses ; à ce moment son œuvre ressemblera à une jeune fille les bras (les anses), relevés ou pendants avec morbidesse ; les pieds (la base), réunis cheville contre cheville. L'ornement du vase devra être sobre et il ne nuira point à l'harmonie de la forme ; il se montrera pareil à des bracelets et à un collier précieux ou bien ainsi qu'une légère draperie sur l'épaule nue d'une déesse. Puis une aspersion d'engobe (1) passé dans un tamis de soie unifiera entre elles chacune des parties.

L'heure est arrivée de peindre et d'incruster le vase. L'artiste d'un pinceau et d'un burin délicats

(1) L'engobe est une couche d'argile plus fine que celle ayant servie à créer le vase, mais de nature semblable. Par l'engobe le vase acquiert un épiderme satiné.

s'attachera à charmer les yeux dans une composition sobre, rêveuse, dans les tons de la fresque. Il s'appliquera à suivre et augmenter l'effet de la pensée générale comme le fait l'estampe à l'égard du livre.

Voici donc le vase achevé, il est creux, léger et d'une seule pièce; le moment est venu de le livrer à la redoutable épreuve du feu, laquelle le rendra peut-être défiguré ou en débris. N'importe, il le faut. Pour augmenter les chances de sa réussite, l'artiste céramiste ne confiera à personne le rude labeur du four; il choisira dans la belle saison un temps propice ne sentant pas l'orage; alors il commencera par visiter toutes les parties de son four afin de s'assurer qu'elles sont sèches, puis il placera délicatement le vase dans une enveloppe de terre réfractaire en ayant soin que sa base ne porte point partout, ce qui produirait une gerçure; il observera également une distance d'au moins un pied et demi entre la voûte et les piliers de soutien; il ne lui restera ensuite qu'à préparer, au moyen de petites cheminées, les tirants de la flamme, en raison du degré à obtenir; enfin, le four une fois plein, il clôra le passage qui lui servait à y pénétrer, avec un galandage de briques et de glaise. Dès le matin, notre céramiste allumera *le petit feu* en employant par moitié du bois sec et du bois vert, afin d'en obtenir une chaleur de quarante à cinquante degrés au plus.

On ne fait jamais le petit feu trop longtemps; il faut environ vingt-quatre heures de ce doux calorique pour préparer à l'élasticité les porosités d'un vase d'une grandeur et d'une épaisseur ordinaires; autrement, selon la pittoresque expression de Palissy, l' impatient n'entendrait bientôt dans son four que

pets et tonnerre. Après 24 heures de petit feu, c'est-à-dire à l'aurore du lendemain, le céramiste augmentera progressivement l'ardeur du foyer : à midi les flammes lècheront et elles blanchiront la voûte; un peu plus tard l'intérieur du four bourdonnera comme une maison incendiée; à sept heures le foyer apparaîtra une fournaise reverbérante et si l'on pouvait voir le vase il ressemblerait, dans ce même moment, à la barre de fer chauffée à blanc que le marteleur retire étincelante de sa forge. La cuite est faite, le céramiste qui n'aura pas quitté la gueule de son four durant trente-six heures a reconnu à certains signes que le degré désiré se trouve atteint. Il bouche les orifices et il lui est permis enfin de prendre du repos.

Que le céramiste, si désireux qu'il soit de revoir le vase afin d'en finir avec une incertitude cruelle (a-t-il réussi? oui ou non), ne succombe pas à son énervement. Souvent pour ne point avoir su résister à une trop légitime impatience, le pauvre artiste a vu dans ses mains son œuvre se craqueler et se marbrer de fêlures sous l'action encore trop vive de l'air que le vase, un jour plus tard et se trouvant complètement refroidi, eut bravé sans inconvénient.

Tel est *le vase d'art céramique* (une harmonie de lignes pures), d'après l'école des grands céramistes de la Grèce et de l'Etrurie.

J'ai dit que nulle autre part, sinon chez ces anciens maîtres, ne se retrouve dans son entier la divine préoccupation de la forme; je vais essayer de le prouver : les vieilles porcelaines chinoises et japonaises si précieuses par leur pâte, leur incomparable coloris et par l'étrangeté de leurs peintures, ne sont

pourtant, au point de vue de l'art du céramiste, que des potiches et des jattes, c'est-à-dire des bouquetiers. Ces mêmes potiches faites en terre grossière et se trouvant privées de leur éclat ne conserveraient aucun mérite artistique. Les faïences relèvent avant tout de l'art de l'émailleur ; elles présentent pour l'ordinaire des surfaces larges telles que plats, assiettes, saladiers, panneaux, etc. L'amateur a raison d'admirer et de rechercher les faïences, car ceux qui les firent ont dépensé un talent exempt de mercantilisme et ils pratiquèrent vaillamment l'argile sans se laisser abattre par les mille difficultés qu'elle présente ni aux déconvenues du four. Honneur à eux. Cependant pour la vérité de ma thèse, je suis forcé d'ajouter que l'art du faïencier se rapproche davantage de celui du peintre en vitraux que de l'art du céramiste grec.

Si je considère les faïences *seulement en tant que lignes*, je ne rencontre que très peu de vases d'une exécution pure ; ceux existant, connus vulgairement sous la dénomination de vases de pharmacie, montrent en général des contours lourds et pâteux. Les porcelaines européennes ont franchement abandonné le beau pour se marier avec le joli ; rien, ou presque rien, ne rappelle en elles l'art antique :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Elles sont dorées comme des cadres, elles sont maquillées comme des cocotes. Le fabricant de porcelaine a adopté tous les procédés modernes : vingt ouvriers concourent à produire le même objet absolument comme cela se pratique pour faire une

aiguille. Enfin, oubliant que le vase doit être *une unité* dans sa création, fréquemment ils le bâtissent à la manière des poêles en superposant à leur sortie du four, des morceaux ajustés et boulonnés les uns sur les autres et reliés aux sutures par des bandes et des ornements en cuivre doré. A Sèvres même où les artistes peintres et les artistes émailleurs rivalisent de talent, l'art du céramiste se trouve bien souvent absent. Les vases en terre cuite rose, pris dans leur ensemble, se rapprochent davantage du culte de la ligne; leurs auteurs sont parfois des tourneurs habiles auxquels il n'a manqué que l'école d'un maître pour les voir s'élever jusqu'à l'art. C'est ici qu'il faut inscrire la fameuse devise : « *Pauvreté empêche les bons esprits de parvenir* » ; souvent la mégère se montre plus impitoyable encore en forçant les bons esprits à faire de l'art industriel. Enfin je ne parlerai que pour mémoire des poteries américaines, de celles des arabes, des sauvages, etc., produits étranges et très originaux mais dont l'exécution, au point de vue de la ligne, ne mérite point d'attirer les regards de l'amateur....

Le lecteur me comprendrait bien mal et vous surtout, Messieurs, vous êtes incapables de commettre cette erreur en croyant que j'ai voulu dire ici que le vase d'art pur ne se faisait plus depuis les Romains ; si vraiment il se rencontre parfois, même en porcelaine. Je n'ai pas eu le privilège exclusif de voir seul où se trouve le beau en céramique : dès le XVI^e siècle il exista et il existe toujours des artistes céramistes qui, s'ils ne sont point parvenus encore à opérer dans le public un grand courant de renaissance, ont du moins créé des œuvres très artistiques. Je n'ai jamais voulu confondre les vendeurs du temple avec ses lévites.

Il est temps de résumer ma thèse : de ce qui précède il résulte deux points, le premier c'est que l'art céramique de par droit d'antique naissance et par droit de beauté demeure l'égal des autres arts ; le second point apprend qu'un vase (digne d'être appelé ainsi), est toujours chose très rare. Et pourtant ce vase d'argile, aux lignes pures, qui fut l'orgueil de Corinthe et que Rome, sous Auguste, appréciait à l'égal de l'or ; ce vase qui valut à l'artiste céramiste la place que Constantin lui donna entre l'architecte et le sculpteur ; ce vase qui, après plus de mille ans, demeure encore un des trésors de nos musées ; ce vase, dis-je, par une injustice criante, indigne de notre France artiste, n'a point sa place réservée dans le salon des Beaux-Arts, lequel admet pourtant la gravure ; on le renvoie à je ne sais quelle exposition d'arts manufacturés où le véritable artiste céramiste, saisi d'un légitime courroux, n'ira pas. Enfin Paris, si magnifiquement prodigue pour tout ce qui concerne la diffusion des arts, n'a cependant pas un seul professeur pour enseigner à la jeunesse studieuse l'art du céramiste (1).

Pour compléter cette lettre, me voilà, Messieurs, forcé de parler de moi ; de ce moi sinon haïssable, on s'aime toujours un peu soi-même, du moins difficile à présenter. Je suis, vous le savez, petit-fils et fils de céramistes, est-il donc étonnant que j'aie su

(1) J'entends parler ici d'une chaire où se démontrerait les règles créatrices du *galbe au vase* (lignes de beauté céramique), genre d'études qu'il ne faut point confondre avec les écoles très nombreuses où un élève peut apprendre l'*ornement artistique* d'un vase fait industriellement.

dresser l'argile sur la girelle avant de savoir lire. Je crois fermement à la destinée de chaque homme ; la Fée a dû dire sur mon berceau : — Toi, tu sera céramiste comme ton père et ton grand-père.

Voici comment se décida ma vocation : j'avais quinze ans, et depuis l'année précédente j'aidais mon père à créer ses rustiques figulines en terre rose de Meillonas ; lorsque de grandes fouilles se firent dans un champ envoisinant la cathédrale de Brou. Des ouvriers nombreux se mirent à extraire du ballast pour remblayer le chemin de fer de Genève alors en construction. Un jour la pioche d'un terrassier se buta contre un mur enfoui dans le sol ; le pelletage qui suivit, mit à nu des substructions, puis une voie dallée, plusieurs citernes, un four, etc. ; on venait de découvrir les restes d'un oppidulum romain, comme les vainqueurs de la Gaule en établirent tant sur le pays conquis.

Je suivais d'un regard curieux cette exhumation archéologique : les terrassiers trouvèrent parmi les décombres, des armes, des médailles, des tuiles, des grandes urnes à quille, des bassins en terre grossière, des coupes rouges de Samos avec une bande d'ornements en relief. Mais mon imagination fut surtout frappée par la découverte d'un vase en argile noire lustrée, d'une forme simple mais si belle, si belle, que ce vase ne ressemblait aucunement aux poteries modernes que je connaissais. O ! ce vase, rien qu'en fermant les yeux je le vois encore dans ses plus minimes détails : au-dessus de l'anse intacte, se trouvait l'empreinte laissée par l'un des doigts de l'artiste qui le fit et qui avait

dû le toucher lorsqu'il était encore trop frais. Ce vase devint mon chemin de Damas ; la preuve, c'est que deux ans plus tard, en juin 1859, j'étais parvenu à recomposer le lustre dont se servait les anciens céramistes et que j'avais reproduit mon beau vase gallo-romain que je plaçai fièrement, à sa sortie du four, au milieu des vases en terre cuite de mon père ; cette copie fut achetée douze francs par un M. GIRARD, de Paris.

En 1860, je partis pour Paris. Jusque-là je n'avais encore vu que le musée de Lyon. Les vitrines céramiques du Louvre et les faïences de l'hôtel de Cluny firent sur moi une impression terrifiante et, je le dis franchement, en face de tant de chefs-d'œuvre je fus bien prêt de me décourager. Heureusement je rencontrai alors chez M. Emmanuel GONZALÈS (l'ancien secrétaire de la Société des Gens de lettres), M. PRIMARD, un amateur passionné de céramique et des sciences archéologiques qu'il avait étudiées sur place, durant ses nombreux voyages. M. PRIMARD se prit d'amitié pour moi et je lui dois le meilleur conseil que j'aie reçu de ma vie ; ce fut lui qui me donna l'idée première de mes reconstitutions. « Il a existé, me dit-il, dans l'antiquité un nombre d'objets d'art céramique qui ne se retrouvent plus maintenant qu'à état fragmentaire ou plus simplement encore, dont le souvenir n'est parvenu jusqu'à nous que par un dessin ou par une description. Ce fragment, ce dessin, cette description peuvent être pour vous des bases, tandis que le reste de la composition vous appartiendra en propre. »

M. PRIMARD possédait un goût sûr ; lorsque nous parcourions les galeries céramiques du Louvre, il avait toujours soin de différencier préalablement les vases qui furent des objets d'art dans le temps de leur création d'avec les poteries faites pour des usages serviles et dont tout le mérite réside dans leur antiquité. « Il faut vous attacher au premier comme à des modèles précieux et délaissier les autres. »

A la suite de mon séjour à Paris, je fis mon premier voyage en Italie, d'où je rapportai les dessins des plus purs modèles de vases entiers ou de leurs fragments ; Je recueillis aussi neuf sortes d'argiles. Le temps était venu pour moi de prendre une résolution ferme. Je pouvais fonder une fabrique de céramiques et en m'entourant de praticiens adroits produire en abondance un genre mixte ; puis au moyen de dépôts dans les grandes villes et dans les villes d'eaux, profiter de la vogue qui s'attache à la nouveauté, pour gagner de l'argent. Ou bien je devais brûler les faux dieux pour me consacrer à l'art, en acceptant d'avance les conséquences de ma détermination.

Je ne sais ce que j'aurais décidé si je n'eus pas eu la meilleure des mères ; une femme exceptionnelle, voyant juste et haut ; possédant le sentiment du beau, sans prétendre au bas-bleu et qui fut, autant qu'elle vécut, le bon ange de son mari. Ma mère, à force d'économie, m'avait amassé un petit revenu, juste assez considérable pour me donner le pain quotidien si je consentais à vivre avec la simplicité d'un desservant de

campagne ou d'un instituteur. Avec ces modiques ressources il ne fallait point songer à habiter Paris ; mais en province où l'espace coûte peu, je pouvais facilement travailler. J'embrassai ma mère et je fis désormais de l'art pour l'art

En 1863, je sortis pour la première fois du four, non plus des copies, mais bien des *Reconstitutions*. C'étaient le vase sabin, le vase præfericulum ; un grand lacrymatoire romain ; l'amphore carthaginoise et une coupe du genre Samos. M. HERVÉ-MANGON, le petit-fils de BRONGNART, le savant directeur de Sèvres, me félicita des résultats que je venais d'obtenir.

En 1865, le four me rendit les reconstitutions suivantes également bien réussies : une coupe grecque, le lacrymatoire grec ; un vase-amphore crétois ; trois vases lacédémoniens. Dans cette même journée, mon père avait cuit aussi ses vases-arbres, sa plus belle composition, dont parla M. DE BLOWITZ. Cette année-là les amateurs se montrèrent nombreux dans nos deux ateliers.

En 1866, je fis un second voyage dans l'Italie méridionale et j'en rapportai les éléments des reconstitutions ci-après : vase Pompéï, vase-fuseau, coupe romaine plate, amphore samaritaine, amphore lagena, amphore sicilienne.

En 1870-71, je ne produisis rien, j'étais parti, comme tout le monde, faire la guerre.

En 1872, je revins à mon travail, mais je n'entrepris aucun objet d'art nouveau jusqu'en 1876, où je créai des chimères ailées et les vases Sardanapales.

En 1878, dans ma propriété de Mâcon, je reconstituai la coupe de Syracuse incrustée au

moyen de trois différentes argiles, non comprise celle formant la coupe.

Durant les trois années suivantes, je m'occupai exclusivement de l'Egyptien, cet art encore enfant mais laissant déjà entrevoir sous ses bandelettes ce que sera plus tard la beauté virile en Grèce. L'Egypte, pour qui sait la comprendre, est plus qu'une contrée; le Nil plus qu'un fleuve; ses antiquités plus que des ruines; elle est l'alpha de l'humanité. Ces reconstitutions furent le vase éthiopien, l'urne d'Eléphantine, les vases des embau-meurs, l'amphore Lycopolis, une table d'Anubis, une lampe de Denderah et les trois lampes de Saïs.

Entre temps, sur des dessins qui m'ont été fournis et que j'ai pu compléter dans divers musées, j'ai reconstitué le vase de Khorsabad, l'urne assyrienne, une coupe et une lampe ninivites.

Enfin, je viens de terminer et d'extraire du four *six reconstitutions nouvelles* dont vous trouverez plus loin la nomenclature, ainsi que leurs dédicaces à des personnes qui, aux différentes époques de ma vie, se sont montré les meilleures pour moi.

Voilà, dira un grincheux, une belle réclame que vous venez de vous faire. Hé! bien, non, vrai, cela n'est pas, et je puis répondre à ce grincheux comme certain personnage d'une poésie d'Alexandre Dumas fils :

« Vous vous trompez complètement »

Ces pages, dont l'ensemble forme le *credo* de mes croyances sur l'art céramique pur; j'en n'ai point voulu les faire imprimer plus tôt dans la

crainte de m'entendre dire : « Vous êtes orfèvre, M. Josse » ; et si je me décide à présent à les produire, la cause en est que je touche au terme de ma carrière : *Pour créer un vase, il faut une sûreté de main parfaite et un regard de lynx*, deux qualités que l'âge me ravira bientôt. Je ne suis donc plus l'acteur à ses débuts ; je suis celui qui se prépare à quitter pour toujours la scène et à donner sa représentation d'adieu. Dans ces conditions la critique se montre indulgente. Durant les 25 années qui viennent de s'écouler, j'ai pu créer sans aide ni subvention et par mes propres ressources, quarante-cinq types de vases d'art pur. J'ai vu devant mon œuvre plus de quinze mille visiteurs ; j'ai reçu des maréchaux de France, des princes, des ministres, des ambassadeurs. Comme le prêtre, j'ai vécu de l'autel, dépensant le surplus de l'argent que me procurait la vente de mes céramiques, en voyages d'étude et en achat d'argiles rares ; aussi, sans le dilapider, n'ai-je point su augmenter l'héritage que m'a laissé ma bonne fourmi de mère. Mais je suis demeuré un artiste fier et indépendant et mon seul regret sera, au jour de la retraite, de ne pas me revoir dans des élèves.

A propos de mes successeurs dans la carrière, permettez-moi quelques observations lesquelles clôront cette longue lettre. Combien il est fâcheux qu'il ne se rencontre pas un nombre de jeunes gens bien doués et préparés par de fortes études pour faire leur vocation de l'art céramique ; pourquoi des fils de famille ne seraient-ils point artistes céramistes comme ils se font peintres,

sculpteurs, architectes, écrivains, poètes. Oh! je sais bien que dans le meilleur monde on s'occupe beaucoup de céramique, cela est même devenu une mode, une rage : des jolies demoiselles et d'élégants avocats font ébaucher par le potier dont la cabane se trouve à proximité de leur château, un vase (c'est-à-dire le principal), et quand le pauvre hère, habitué à creuser ses terrines, leur apporte *une surface*, on décalque dessus des belles images et ce vase ainsi maçonné, je vous le jure, est presque aussi artistique que les aquarelles de la cousine et que les peintures à l'huile du vicomte. Sérieusement et en laissant de côté ces jeux de société, je désirerais qu'il se produisit dans l'avenir des artistes capables de créer un vase sur la girelle avec *les lignes pures* qu'il comporte et mon ambition serait, dans ce réveil, d'avoir été le Cimabué saint Jean précurseur d'autres céramistes plus grands que moi.

Veillez agréer, Messieurs les Amateurs, l'hommage de mes meilleurs sentiments.

LOUIS BOZONNET.

De mon atelier de Tanum-Brou, à Bourg (Ain),
le 1^{er} décembre 1888.



TABLEAU

DES

SIX RECONSTITUTIONS NOUVELLES

Très grande coupe de Bubaste : Je dédie cette première œuvre nouvelle comme l'hommage de ma fidélité à la mémoire de l'immortel auteur d'*Ascanio*, à Alexandre Dumas, qui écrivit un jour la modeste histoire de mes parents et qui demeura pour moi, durant douze années, un protecteur infatigable dans sa bonté.

Bubaste était une cité égyptienne où Diane se trouvait adorée sous la forme d'une chatte. La coupe dont le fragment a été découvert à Bastah, devait être des plus vaste, le 30^m en subsiste à peine. Pour la reconstituer je me suis inspiré d'une scène représentant les fêtes de Bubaste et comprenant plus de cinquante figures.



Deux vases de Chuisi : Je dédie ma seconde rénovation nouvelle à Monsieur Gustave Saint-Joanny, l'écrivain qui inséra avec éloges dans une revue d'art, la découverte que je venais alors de faire du lustre dont se servaient les anciens céramistes. Pour un jeune artiste le premier article parlant de lui est inoubliable.

Ces vases de Chiusi sont de la période étrusque ; leur hauteur est de trente-huit centimètres ; leur galbe sphérique à la base s'élève par une sorte de corne d'abondance.



Un vase Chaldéen : Je dédie cette troisième résurrection, à Monsieur Primard, le voyageur érudit auquel j'ai dû la suggestion de l'idée de mes premières reconstitutions et qui m'a rendu le plus important service qu'un artiste puisse recevoir en me formant le goût.

Ce vase qui semble avoir eu pour modèle un feuillage aquatique du Tigre ou de l'Euphrate, montre sur son flanc des personnages dans le style de Goudéa ; son argile d'un gris clair perlé se lustre au four sans engobe ce qui est un effet unique.

es du Sérapéum d'Alexandrie : Je dédie
le quatrième à la mémoire de François Ponsard
Académie française, ainsi qu'à Madame Marie
Ponsard. Personne plus que l'éminent poète et sagra-
cieuse femme, n'a mieux concouru à faire connaître mes
reconstitutions ; je leur dois des visites princières et
une partie de ma réputation.

Ces vases d'une hauteur de cinquante centimètres, reposent sur des trépieds et ils ont des couvercles surmontés d'une aiguille ; à leurs bases se trouvent des crocodiles rampants. Par leur forme, par le nombre des personnages sacerdotaux, des animaux sacrés et des caractères hiéroglyphiques gravés en rouge sur leurs flancs ; ils représentent un des types les plus complets de l'art céramique égyptien.



Vase sympuvium : Je dédie cette cinquième renaissance à la mémoire de Madame la comtesse de Pierreclos (la nièce de Lamartine). Cette noble dame honora ma mère de son amitié et je lui dois d'avoir mis à ma disposition l'influence de ses hautes relations, particulièrement lorsque j'assemblais les matériaux nécessaires pour mes reconstitutions d'Herculanum et de Pompéï.

Le vase sympuvium faisait partie des céramiques destinées pour l'usage exclusif des temples. Ce qui rend ce vase particulièrement remarquable, après la pureté de ces lignes sont ses sculptures anaglyphes ressortant en rouge mat, sur un engobe noir très lustré.



Deux amphores grecques corinthiennes : Je dédie enfin ma dernière œuvre à Monsieur Massicault, Résident général de France à Tunis, ainsi qu'à Madame Massicault. — Monsieur Massicault, que j'ai eu le bonheur de recevoir dans mon atelier en 1882, n'a point cessé depuis de se montrer un protecteur généreux pour mes céramiques. Je lui dois en plus d'avoir fait connaître au Bey de Tunis mes reconstitutions carthaginoises.

Ces amphores mesurent cinquante-cinq centimètres ; leur galbe se dessine très pur ; l'argile noirâtre dont elles sont formées se trouve semblable à celle du fragment indicateur lequel est lui-même du meilleur temps de la céramique corinthienne ; enfin leurs peintures, leurs gravures et leurs incrustations rouges, bien que très nombreuses, enrichissent ces amphores sans les surcharger.